



Gérard Cartier

Folle jeunesse

Le livre de Kells de Sorj Chalandon
(Grasset, 2025)

Les années de la Gauche Prolétarienne (1968-73) ont donné lieu à une littérature qui, pour n'être pas très abondante, est néanmoins très variée, tant cette folle aventure romantique a enfanté des expériences diverses. Parmi les livres marquants, citons *L'Établi* de Robert Linhart et *L'Organisation*, de Jean Rolin, qui relatent tous deux l'expérience d'intellectuels « établis » en usine (il s'agissait pour les maos, qui se voulaient l'avant-garde du peuple, de se fondre dans la classe ouvrière pour en animer les luttes) ; citons aussi le magnifique *Tigre en papier* d'Olivier Rolin, qui fut le dirigeant de la Nouvelle Résistance Populaire, le bras armé de la GP, organisme clandestin qui enleva en particulier un cadre de Renault, relâché peu après sans contrepartie : par chance (ou plutôt par choix moral et politique), la GP n'a pas versé le sang – du reste, par prudence, les armes des ravisseurs étaient vides. On sait qu'il en est allé tout autrement en Allemagne, avec la Fraction Armée Rouge, et surtout en Italie, où ont opéré une multitude de groupes violents se réclamant du marxisme, dont les Brigades Rouges, le plus déterminé (responsable de la mort d'une cinquantaine de personnes, dont l'ancien Président du Conseil italien, Aldo Moro), et Lotta Continua, le mouvement d'Erri de Luca (au moins un mort). Plus de cinquante ans après les événements, qui sont aujourd'hui nimbés de légende, même pour ceux qui ont vécu la période (c'est mon cas), *Le livre de Kells* de Sorj Chalandon apporte un éclairage original.

Contrairement à la plupart de ses camarades, venus de la bourgeoisie ou de milieux cultivés, Sorj Chalandon est issu d'un milieu populaire. Son père (qu'il nomme ici « l'Autre ») est violent, raciste, proche de l'extrême droite, et sa mère lui est soumise : le jeune Georges se rebelle, fugue à plusieurs reprises jusqu'à ce que, de guerre lasse, sa famille l'émancipe à 17 ans. Il quitte alors foyer et lycée et s'enfuit comme on s'évade, rêvant de gagner Katmandou, à l'image de nombreux jeunes gens de l'époque, via Ibiza... et il se retrouve à Paris, dans la rue, couchant dans des caves ou sur les paillassons des chambres de bonne, mendiant, volant un peu à l'occasion, luttant contre la faim, le froid, la saleté et les mœurs agressives de ses compagnons de galère. Rien ne le prédisposait donc à devenir mao. Mais le hasard et la bienveillance des premiers militants de la GP rencontrés, alors qu'ils vendent *La cause du peuple* dans une gare, en décident autrement. Le voilà accueilli, hébergé et intégré sous le nom de Kells aux « militaro-débiles » du mouvement, ceux qui jouent du bâton et du cocktail Molotov contre les fascistes d'Ordre Nouveau. Le voici aussi, dans le même temps, étudiant et passant son bac en candidat libre, aidé par l'un de ses « copains » de combat.

Cela fait un livre passionnant de bout en bout (j'en excepte un chapitre décrivant les hallucinations engendrées par le LSD, pages louées par la critique, paraît-il, mais qui m'ont déplu de manière instinctive – « Pas de ça chez nous, camarade. ») Je les ai fréquentés un peu, les maos, quand j'étais à l'École Centrale. Il y avait là un petit groupe de militants qui allaient entre deux cours alphabétiser les bidonvilles de la région parisienne et enseigner la lutte aux immigrés, et dont le membre le plus rêveur, ou le plus convaincu, écoutait Radio Pékin sur les ondes courtes. Je me souviens aussi de tracts surmontés de cinq têtes guillotinées dont la pilosité

allait en décroissant (Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao !) et d'avoir quelques fois sérigraphié des affiches rouges dans une cave de l'École, dont le mur s'ornait d'un slogan exorbitant :

LA MORT N'ÉBLOUIT PAS LES YEUX DES PARTISANS

alexandrin emprunté à ce « révisionniste » d'Aragon – je crois avoir raconté cela quelque part. Je dois encore posséder, relégué sur une étagère au fond du garage, endurant les hivers et les canicules, intact sans doute sous sa couverture plastique, le « petit livre rouge » des pensées de Mao Tse Toung (comme on disait alors) : « La révolution n'est pas un dîner de gala... ».

J'ai pourtant appris de Chalandon deux ou trois choses importantes sur l'histoire du mouvement, que je n'avais pas perçues jusqu'alors – il est vrai que j'ai très vite abandonné les maos à leur chimère, en 1971 je crois. Il y eut d'abord le séisme que fut pour eux la mort de Pierre Overney, militant maoïste tué d'une balle par le chef de la sécurité de l'usine Renault de Billancourt en février 1972 : on pouvait donc en mourir ; choc redoublé par le refus de la direction de la GP d'y répondre par la violence. Autre séisme, aux suites plus décisives encore : l'assassinat à Munich, en septembre 1972, d'une dizaine d'athlètes israéliens par les palestiniens de Septembre noir, massacre qui vit la GP se déchirer. Elle comptait en effet dans ses rangs de nombreux juifs, dont Benny Lévy, alias Pierre Victor, son principal dirigeant, et pour la première fois, ceux-ci se désolidarisèrent de la lutte des Palestiniens. Il y eut enfin, plus anecdotique, mais éloquente, l'affaire de Bruay-en-Artois, qui vit les maos fantasmer les crimes de la bourgeoisie avant de se voir démentis par les faits.

La dissolution de la GP, en novembre 1973, fut un drame personnel pour beaucoup de militants. Certains furent sauvés par l'enseignement ou la littérature (les frères Rolin), Benny Lévy par le judaïsme (!), d'autres par le journalisme. *Libération*, créé peu avant la dissolution du mouvement, accueillit nombre d'anciens militants, à commencer par son directeur, Serge July, ancien établi. C'est aussi le cas de Sorj Chalandon, qui y travaille d'abord comme dessinateur de presse. Certains militants ne s'en remirent pas. On apprend à la dernière page du *Livre de Kells* que plusieurs des *copains* de l'auteur se suicidèrent – dont celui qui l'avait encouragé à lire et à reprendre ses études. Un autre, enfin, se révéla être un élève officier de police infiltré : il disparut un jour avec les munitions de la GP. Grandeur et misère du gauchisme.

Contrairement à mon habitude, je n'ai pas parlé de l'écriture du *Livre de Kells*. C'est qu'il y a peu à en dire : des phrases simples, courtes, ponctuées de quelques dialogues, sans recherche stylistique particulière, d'un rythme proche de l'oralité – une écriture qui est à la prose ce que le « vers libre international » est à la poésie : la norme éditoriale. Là n'est pas l'intérêt du *Livre de Kells*, qui pourtant est grand, qu'on ait vécu les luttes de ces temps lointains ou qu'on les découvre à cette occasion. Un extrait pour finir, pris vers la fin du livre, au moment de la grève chez Lip :

J'avais assisté à une assemblée générale sur cette bataille mais elle ne m'avait pas intéressé. Trop loin de moi. Les chefs de la grève s'appelaient Charles Piaget, Jean Raguenès. Pas maos, ni même marxistes. Dans ce conflit, nous avions été inutiles. Les meneurs étaient socialistes, militants CFDT chrétiens, un monde profondément démocrate. Et contrairement à nous, ils ne combattaient pas les syndicats mais tentaient de les unir. J'étais resté dans la salle de la fac parce que Pierre-Victor discourait. C'était l'un de nos chefs les plus brillants. Au moment de Munich, certains avaient appris qu'il était juif et ne l'appelaient plus que Benny. Ils marquaient ainsi une distance. L'homme avait un don remarquable : il écoutait. Il patientait le temps que tout soit dit. Il intégrait les arguments

de l'autre jusqu'à la lie. Et puis il retournait la situation. C'était un funambule, un magicien du verbe.

« Bleu ! », scandaient les copains poing levé. Lui pensait « vert », mais attendait son heure. Et de guerre lasse, après que le camp bleu avait épuisé ses forces, il nous expliquait tranquillement en quoi « vert » était plus juste que bleu. Et les mêmes applaudissaient l'autre couleur à tout rompre.